



**HAL**  
open science

## Mémoire de l'un, savoir de l'autre

Nicole Lapierre

► **To cite this version:**

Nicole Lapierre. Mémoire de l'un, savoir de l'autre. *Anthropologie sociale et Ethnologie de la France*. Colloque du Centre d'ethnologie française et de Musée national des arts et traditions populaires, Nov 1987, Paris, France. n.p. (10 p.). halshs-00505439

**HAL Id: halshs-00505439**

**<https://shs.hal.science/halshs-00505439>**

Submitted on 23 Jul 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicole BENOIT-LAPIERRE

(CNRS - CETSAP)

"MEMOIRE DE L'UN, SAVOIR DE L'AUTRE"

Atelier n° 1

De nombreux signes traduisent, dans la diaspora et en France notamment, un nouvel intérêt de la génération juive d'après guerre, pour un passé appelé à fonder sa judéité. Ce regain multi-forme se manifeste particulièrement chez les fils et filles d'émigrés, qui ont eu accès à la culture savante majoritaire, mais ont en revanche une connaissance très ténue de la culture, des traditions et plus généralement du monde d'où viennent leurs parents. Car ceux-ci n'ont rien voulu ou pu raconter après le génocide, et leurs enfants, pour sortir de ce silence opaque, sont dès lors conduits aux détours plus ou moins "doctes" L'Histoire, l'anthropologie, la sociologie prennent le relai des transmissions défailtantes et la mémoire de l'un devient l'objet et l'enjeu du savoir de l'autre.

Les parents ont eu de multiples raisons de se taire, ils voulaient épargner un récit insupportable à leurs enfants, s'épargner en ne ravivant pas leur douleur et en ne réveillant pas cette sourde culpabilité d'avoir survécu, quand tant d'autres, proches, avaient disparu. Convaincus de ne jamais pouvoir être compris, ils voulaient aussi éviter un malentendu qui aurait été également insupportable. Les enfants, propulsés dans le monde de l'après, investis d'un fol espoir, tenus de s'intégrer dans les sociétés où ils grandissaient, d'y

réussir notamment par la voie privilégiée du savoir, eux non plus n'ont pu ou voulu sonder ce désespoir secret qui enveloppait tout le passé. Car ce n'est pas seulement de la guerre dont les parents ne parlaient pas, mais de tout ce qui lui avait préexisté. Nul roman familial, nulle description de la vie juive d'autrefois dans les communautés d'Europe centrale, ou seulement quelques rares anecdotes, des images fugitives auxquelles l'imagination ne pouvait s'accrocher. A la destruction physique d'un monde s'est ajouté l'anéantissement de sa représentation même ; de la vie avant, l'évocation fut abolie. Reste la présence de l'absence, l'éloquence du silence : la parole est impossible mais l'oubli intolérable cet entre-deux douloureux, hanté, seul s'est transmis sous la forme d'une injonction paradoxale : ni mémoire, ni oubli !

J'ai eu longtemps pour toute conscience juive le savoir de cette souffrance, que je n'avais pas vécue, comme une blessure fictive qui se rappelait à moi (tel un membre fantôme) au moindre changement de climat, à toute manifestation de racisme ou de xénophobie, à toute évocation du génocide quelle qu'elle soit, élancements épisodiques dont certains se muiaient en élans militants. Je ne crois pas y avoir accordé une excessive complaisance, ni m'être égarée dans une identification impossible, je n'éprouvais ni l'exaltation dramatique du "juif imaginaire", ni la fascination auto-destructrice qui rendait à certains le bonheur impossible, je m'accommodais de cette sensibilité particulière comme d'une évidence.

J'ai commencé tardivement à me soucier du peu de

consistance de ma judéïté. Je suis de celles et de ceux qui ont connu l'engagement dans la Gauche ou l'extrême Gauche, ont adhéré à des idéologies internationalistes, universalistes, vers lesquelles, peut-être, les poussait leur judéïté, mais qui à celle-ci laissaient peu de place. Comme beaucoup d'autres, lassés par le rythme militant en passant du monde étudiant à celui du travail, bardés de moins d'assurance au sortir de l'euphorie des années 70, en quête de repères sur le long cours au rebours d'une histoire immédiate décevante, je me suis découverte juive sans mode d'emploi ! ... Et d'un souci intime, d'une quête privée sur l'histoire de ma famille, j'en suis venue à une enquête plus ample et une recherche plus "savante" sur le devenir d'une génération, à travers l'exemple de la diaspora d'une communauté et à partir des biographies des anciens ressortissants dispersés. J'ai choisi la communauté de Plock, en Pologne, c'est une des plus anciennes sur le territoire polonais, elle est représentative de beaucoup d'autres de moyenne ampleur, c'est aussi la ville où est né mon père.

C'est là une démarche qui, à l'évidence, mêle compréhension et explication, proximité et distance, implication et extériorité. Elle se fonde sur un face à face ambigu, ni tout à fait transmission, ni tout à fait confrontation, où se révèlent les liens complexes de deux générations, comme la distance qui les sépare, puisqu'en même temps le récit de l'un est "objet" d'étude pour l'autre. Cette ambiguïté est à la fois un atout, une difficulté et le reflet in situ d'une réalité.

Nul évidemment n'était contraint de me raconter son

histoire et d'évoquer pour moi des souvenirs parfois douloureux, mais je n'ai jamais été éconduite, tous au contraire m'ont parlé volontiers. Nous nous sommes rencontrés pour cela, sans liens préalables ou si peu, une connaissance commune dont je me recommandais en prenant un premier rendez-vous. Toutefois, à mon arrivée, les uns et les autres exprimaient d'abord leur étonnement et leur doute. Si le nom d'un de leurs amis <sup>qui</sup> m'avait servi d'introduction, les rassurait, le mien en revanche, si français, surprenait. La motivation qui m'animait, elle aussi, intriguait.

Toute enquête de type ethno-sociologique est d'abord un face à face de l'étrangeté, elle implique une expérience simultanée d'altérité, chacun, sur l'autre, se pose des questions... Il n'y a généralement pas symétrie de questionnement et moins encore réciprocité d'information. Les normes et les repères qui président à l'identification et à la répartition des rôles entre enquêteur et enquêté, comme la forme et la teneur de leur échange -très souvent inégal- varient selon la différence de culture, de génération, de sexe. Mais un contrat et un protocole minimum sont toujours requis. Ils revêtent une importance décisive lorsqu'il s'agit d'entretiens biographiques : on ne raconte pas sa vie à n'importe qui, pour n'importe quelle raison et n'importe quel usage. Ces évidences impliquent quelques assurances : l'enquêteur offre sa "compétence", elle rehausse la valeur du récit qu'il demande, et sa déontologie, elle garantit l'intérêt de ce qu'il en tirera et l'anonymat du narrateur. Mais ce cadre formel et contractuel n'est qu'un préalable, en vérité, l'engagement va beaucoup plus loin, si loin parfois qu'il n'est pas

toujours aisé de s'en dégager.

Comment solliciter la biographie d'autrui sans décliner au moins sa propre identité, la mienne était d'emblée problématique. Je reprenais donc à chaque fois ces éclaircissements qui me mettaient si mal à l'aise. J'expliquais que Lapierre n'est pas le nom d'un conjoint mais celui que mes parents avaient choisi quand ils décidèrent d'en changer. Avant, je m'appelais Lipsztej, c'était difficile à prononcer pour des francophones. On avait tendance à le simplifier en Lipstein, une consonance allemande, déjà plus familière. Mais de cette familiarité, justement, mon père ne voulait pas, tant ce qui évoquait l'Allemagne était honni. Quitte à modifier son nom, il en préférait un qui sonne français ! Il se voulait fils adoptif de ce pays, idéal de liberté, de modernité et berceau d'une culture qu'il admirait et admire toujours profondément. Comme beaucoup d'autres Juifs polonais de sa génération, il a élu cette patrie, et comme souvent les enfants adoptés, il a eu à coeur de fonder sa légitimité jusqu'au patronyme. Une option relativement tardive cependant : en 1959, j'avais douze ans, nous sommes devenus des Lapierre ! ...

Je percevais ou croyais percevoir la réserve, sinon la réprobation de mes interlocuteurs au sujet de ce changement de nom. C'était là cependant un minimum de repère commun, et pour nombre de ceux que j'ai rencontrés, la seule explication crédible de ma curiosité. Certains d'abord perplexes : "CNRS, ce n'est pas une organisation juive !" avaient ainsi conclu rassurés : "Ah ! Vous êtes juive et votre père est de Plock, maintenant

je comprends mieux !" Aurais-je voulu brandir l'étendard de la science et prétendre à quelque distance disciplinaire, j'étais d'emblée renvoyée à un état de conscience et à un questionnement identitaire, recherche des origines et origine de la recherche se mêlaient.

Le sociologue qui recueille un récit de vie n'est jamais, quels que soient ses efforts en ce sens, un auditeur neutre, sa profession, son nom, son origine, son attitude, la façon dit il se présente et par laquelle il est identifié comme ensuite la manifestation de son intérêt, informent de façon continue les propos qui sont tenus. Et ceux-ci ne constituent pas un matériau "sec" entièrement traitable et analysable, indépendamment de la situation relationnelle où ils ont été produits. En me considérant d'abord comme la fille d'un Juif de Plock, mes interlocuteurs délimitaient le contexte de notre entretien au-delà du contrat explicite et formel qui lui servait de cadre : nous étions ensemble engagés dans une relation paradoxale où ce qui nous rapprochait était aussi ce qui nous différençait.

Comme quiconque, mes interlocuteurs avaient eut maintes fois l'occasion de se remémorer des faits, des événements, une question, une association d'idées battant le rappel. Mais à deux exceptions près, c'était la première fois que chacun était en situation d'évoquer le passé en relatant sa vie. Leurs enfants, disaient-ils, ne l'avaient pas demandé. Certains de ces enfants (adultes au demeurant) ou d'autres, qui connaissaient ma recherche, m'ont priée d'enregistrer ces récits, car eux n'osaient pas les susciter... Paroles retenues, mutisme

voulu, choisi, tacite, cette mémoire ne se donne et ne se reçoit qu'avec réserves et détours. Tue dans les familles, elle est consentie à d'autres, pas tout à fait familiers, pas tout à fait étrangers, qui occupent, le temps d'un récit, l'inconfortable place de faux enfant. Double procuration et trouble jeu de passe ! Ecouter à la place des uns, raconter à la place des autres, car plusieurs m'avaient dit aussi : "Avec ma vie, vous avez de quoi écrire un livre !", de leur récit, ils me voulaient le scribe. Une attente que je savais déjà<sup>ne</sup> pouvoir ni totalement décevoir, ni bien sûr totalement combler.

J'ai entendu des récits qui étaient tour à tour agiles et comme ankylosés, évidemment lacunaires, oublieux, erronés quelquefois ou contradictoires et soudain surabondants, détaillés, émaillés d'étonnantes précisions, alourdis de sentiments ravivés. Toujours émouvants, ils étaient parfois décevants en raison des zones d'ombre, des plages d'oubli sur lesquelles s'échouaient les questions. Car ils se prêtaient mal aux interrogatoires. Les uns et les autres racontaient volontiers, mais exigeaient un respect tel que les incohérences, les outrances, les digressions, les inventions soient également écoutées, admises, comprises. Tel est le rôle prescrit au faux enfant, illégitimement dépositaire d'une transmission tardive et artificiellement suscitée : il doit être attentif, bien sûr, compréhensif, mais crédule aussi. La chaleur, l'émotion, l'intensité des évocations, le charme des accents et des tournures sont autant d'invites à s'y conformer.



Séduite, voire fascinée par les premiers récits que j'ai recueillis, j'ai un moment été tentée de céder à l'enchantement du vécu (ou soi-disant tel) comme totalité concrète et ininterprétable. J'ai imaginé qu'en revenant inlassablement voir mes interlocuteurs, je comblerais les lacunes qui ajouteraient leurs propos. C'était un mirage d'autant plus attirant qu'il semblait mettre à ma portée la plénitude d'une histoire manquante. Mais ma raison s'insurgeait contre cette illusion car, dans la multitude des faits, des événements, des sentiments, des aventures ou des drames de ces devenirs juifs travaillés par l'histoire, où la détermination individuelle, le hasard ou la chance jouaient aussi leur rôle, ce qui est retenu est plus qu'une collection de souvenirs, une somme de témoignages ou une chronique du temps écoulé, c'est une reconstitution à l'aune du présent. Ces reliefs qui émergent de la durée virtuelle du passé ne sont pas des restes, des vestiges, mais les formes saillantes d'une nouvelle architecture, celle d'une mémoire déployée, organisée en un discours, et convoquée dans le cadre d'une double confrontation, celle du conteur avec lui-même et celle qui le met face à qui le questionne et l'écoute. Relater sa vie, c'est toujours lui donner forme et cohérence, rendre inéluctable ou nécessaire ce qui était contingent, interpréter le passé, en dresser un bilan qui prenne et donne sens au présent. C'est l'expliquer, et c'est également s'expliquer, quelle que soit l'empathie de l'auditeur, la confiance qui progressivement s'instaure, l'intensité d'une communication qui relie et affecte l'un et l'autre protagoniste

de cet échange inégal, cette exigence implicite demeure.

Elle prenait un relief particulier dans le cadre de cette enquête. J'avais bien entrepris, en effet, de demander compte à la mémoire de son silence passé. Nous savions bien qu'un présent problématique et un avenir incertain s'ancraient dans d'anciens désespoirs. Mes interlocuteurs passaient de l'injonction, "Il faut que vous sachiez", "Il faut que vous écriviez", au doute, "Tout cela peut-il vous intéresser ?" et parfois au déni "Vous ne pouvez pas comprendre !" affirmèrent-ils alors, soulignant par là à la fois la nécessité et la difficulté d'une explication, la distance, certes réduite, mais infranchissable, qui nous séparait. "Il faut être passé par là où nous sommes passés !" disaient-ils aussi, passage et partage impossible, limite de la complicité et écueil de la transmission.

J'ai succombé au charme des récits avec en moi, toujours, une sorte de vigilance, de décalage, attentive à la fois au déroulement des entretiens et aux commentaires que déjà, ils m'inspiraient. J'ai objectivé, analysé ces récits comme des documents de mémoire témoignant de la dynamique des trajectoires migratoires et des dimensions psycho-culturelles et socio-symboliques du devenir des Juifs de Plock, sans jamais me défaire d'une sorte d'attendrissement grave pour ce qui m'était conté et sans me dégager de l'exigence morale de transmission qui pesait sur ce travail. Enfin, j'ai été amenée à réfléchir à la recherche elle-même, à l'intégrer avec sa durée, son histoire, son évolution, dans un processus de connaissance

qui impliquait aussi un effort de reconnaissance de mon propre cheminement.

Au cœur de cette auto-réflexion gît évidemment un questionnement identitaire. "S'interroger sur l'identité juive, c'est déjà l'avoir perdue. Mais c'est encore s'y tenir, sans quoi on éviterait l'interrogatoire. Entre ce déjà et cet encore, se dessine la limite, tendue comme une corde raide, sur laquelle s'aventure et se risque le judaïsme des Juifs occidentaux" écrit E. Lévinas. De même, entre mémoire et savoir, quête et s'enquête compréhension et explication, s'aventure cette recherche, en un parcours assumé de l'ambiguïté.